Mémoires de voyage dans l'aire méditerranéenne au xvie siècle

Une lecture personnelle de Léon l'Africain. Un voyageur entre deux
mondes de Natalie Zemon Davis

Claudia Pancino

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdlm/6686>

DOI : 10.4000/cdlm.6686

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 83-92

ISBN : 9782914561594

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Claudia Pancino, « Mémoires de voyage dans l'aire méditerranéenne au xvie siècle », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 85 | 2012, mis en ligne le 14 juin 2013, consulté le 07 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6686> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.6686>

Mémoires de voyage dans l'aire méditerranéenne
au XVI^e siècle. Une lecture personnelle de *Léon
l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*
de Natalie Zemon Davis¹

Claudia PANCINO

J'ai terminé la lecture de *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes* de Natalie Zemon Davis le jour de l'an 2011, lorsque la télévision donnait des nouvelles du massacre de l'église copte à Alexandrie, en Égypte. Il me semblait que dans ma tête se mélangeaient deux mondes, de manière dissonante, le premier, celui que je venais de quitter, dans lequel j'avais plongé grâce aux récits d'un homme du début du XVI^e siècle – un musulman né à Grenade et « résident » à Fès, au Maroc – qui à Rome avait écrit un livre sur « son » Afrique dans une perspective de communication, de recherche, de médiation, en vue de la paix à venir. L'autre monde, c'était celui de la défaite actuelle de ces pensées, dans les nouvelles de sang et de guerres, de guerres de religion et de culture.

Le récit de voyage de *Léon l'Africain* – Yuhanna al-Asad, ou Hasan al-Wazzan – a été écrit en langue vulgaire italienne avec pour titre *Descrittione dell'Africa*. Natalie Zemon Davis a écrit : « Le livre d'al-Wazzan fut utilisé dans bien des buts, mais pour la myriade de lecteurs instruits qu'il atteignit au fil des siècles, il témoigne de la possibilité de communication et de curiosité dans un monde divisé par la violence » (p. 297).

Ce n'est pas là le lieu pour mener une critique historiographique, plutôt que méthodologique, sur le manuscrit décrit par une des grandes historiennes contemporaines, que j'ai toujours beaucoup aimée, mais l'on me permettra de dire que, contrairement aux autres livres que j'ai lus d'elle, cet ouvrage, riche en suggestions, tout à fait important, je l'ai trouvé ardu, parfois lourd, à tel point que certaines considérations me semblaient forcées. En dépit de ces sentiments pendant la lecture, après avoir refermé l'ouvrage au contraire, j'ai dû me rendre compte que l'impression qu'il m'avait laissée était vraiment très forte. Natalie Zemon Davis m'avait conduite à l'intérieur de deux mondes parallèles de *Léon l'Africain*...

1. Natalie Zemon Davis, *Trickster travels : a sixteenth-century muslim between worlds*, New York, Hill and Wang, 2006. Traduction française : *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot et Rivages, 2007. Les citations dans mon texte sont extraites de cette édition.

Je n'en avais lu qu'un compte-rendu², et puis quelques pages du livre quand j'ai pensé en mener la lecture pour en discuter à ce colloque. Le thème du livre de Zemon Davis était en fait – me semblait-il – très proche de l'intérêt que je poursuivais, c'est-à-dire rapporter des tableaux de culture du sud de la Méditerranée au début de l'âge moderne, avec des panoramas provenant de la côte nord.

Certains d'entre vous connaissent déjà le livre, on connaît déjà le personnage³. Cependant, je vais résumer, pour ceux qui ne la connaissent pas, cette histoire reconstruite par Natalie Zemon Davis sur une solide base documentaire.

Hasan al-Wazzan a été capturé en 1518 lors d'un voyage sur un bateau le long de la côte nord-africaine, il était sans doute en train de retourner dans son pays, le Maroc, à la suite d'un « voyage de travail » au Caire ; en fait, il voyageait souvent en tant que diplomate à la cour de Fès. Le pirate espagnol qui avait conduit l'incursion contre le navire musulman (et non seulement contre celui-là) était le frère d'un cardinal, et il offrit son trophée à Léon X, pape Médicis (fils de Laurent). Natalie Zemon Davis compare ce « cadeau » à celui d'un éléphant blanc (nommé Hanno) fait par le roi du Portugal au pape Léon X quelques années auparavant, en 1514 (on trouve le témoignage de l'éléphant blanc dans les écrits et les peintures de l'époque). Cela me rappelle plutôt le cadeau d'un sauvage d'aspect particulier que les *conquistadores* avaient fait au roi de France Henri II en 1550⁴. Avec Léon l'Africain – Leone l'Africano, en italien, et ainsi nommé à Rome du temps de son séjour – le « poilu » Pedro Gonzales avait en commun au moins, mais certainement pas de la même manière, l'amour et la prédisposition pour la culture.

Originaire de Grenade, musulman, Leone-Hasan al-Wazzan s'était enfui de l'Espagne, enfant, avec sa famille en 1492, lors de la *reconquista* des rois catholiques espagnols. Au moment de sa capture dans les eaux méditerranéennes il avait entre 32 et 34 ans. C'était un homme cultivé ; avant de voyager en tant que diplomate, il avait travaillé comme notaire. De plus, il connaissait depuis son enfance le Coran par cœur. Au moment de la capture, il avait avec lui des manuscrits qui ensuite lui seront pris. Pendant une période assez courte il fut en prison au Château Saint-Ange à Rome ; là il fut catéchisé et ensuite il fut baptisé par le pape Léon X (qui lui imposa son nom) ; ses parrains furent spécialement choisis par son « maître » (en tant qu'ils étaient engagés dans la lutte contre l'islam). Il apprit l'italien et le latin, des langues qu'il connaissait probablement déjà un peu. Le baptême mit fin à son emprisonnement, et il devint un homme libre, mais cependant pas tout à fait.

Il écrit d'Afrique son « voyage » en Europe. Il s'agit donc d'un livre de voyage (d'écriture différée) de 900 pages, qui fit ensuite l'objet d'éditions et de traduc-

2. Voir les comptes-rendus de : Toni Veneri, « Leone l'Africano e l'immaginazione narrativa », *Studi culturali*, n° 2, août 2010, p. 301-318 ; Zur Shalev, « *Trickster travels : a sixteenth-century muslim between worlds*, New York, Hill and Wang, 2006 », *Renaissance Quarterly*, vol. VI, n° 1, automne 2007, p. 157-158.

3. La vie de Léon l'Africain a inspiré le roman (écrit sous forme autobiographique) d'Amin Maalouf, écrivain franco-libanais, où la vérité historique se mêle avec l'invention littéraire. Amin Maalouf, *Léon l'Africain*, Paris, Lattès, 1986.

4. Voir Roberto Zapperi, *Il selvaggio gentiluomo. L'incredibile storia di Pedro Gonzales e dei suoi figli*, Rome, Donzelli, 2005.

tions, jamais très fidèles, et d'études de la part de plusieurs chercheurs; le dernier paraît juste avant la sortie du livre de Zemon Davis, à Paris en 2003: *Léon l'Africain*⁵.

Natalie Zemon Davis a lu la *Descrittione dell'Africa* sur le manuscrit de la Bibliothèque Angelica à Rome. Elle décrit son auteur en ces termes: «Ce portrait est celui d'un homme qui bénéficiait d'une double vision, menait de front deux mondes culturels, imaginait parfois deux publics, utilisait des techniques prises dans le répertoire arabe et musulman tout en y introduisant à sa façon des éléments européens» (p. 22).

La double vie de Léon l'Africain s'inscrit premièrement entre Afrique et Europe – où il passa neuf années – mais deuxièmement aussi entre islam et christianisme. Utilisant la dissimulation – selon toute vraisemblance – en s'abstenant de jugements, en gardant souvent ses distances, mais étudiant et observant toujours le monde qui l'entourait, Léon mûrit un grand équilibre entre points de vue différents qu'on ne peut expliquer uniquement en termes d'opportunité et de «dissimulation honnête». En plus, tout cela arrivait à un moment où l'Europe avait commencé à se déchirer au nom de questions religieuses, tandis que le nord-est de l'Afrique n'échappait pas à de sanglants conflits fratricides.

Voyages

Dans la *Geographia de l'Africa*, Léon l'Africain raconte donc ses voyages. Il avait commencé à voyager enfant, accompagnant son père à travers le Maroc, pour visiter les vignobles de famille dans la campagne au sud de Fès, ou le château au nord; puis il voyagea dans le Moyen Atlas et visita des villes sur la côte atlantique. Il voyagea beaucoup plus loin en tant qu'ambassadeur du sultan de Fès: Tombouctou, Alger, Tunis – dont il loua le mécénat à la cour – et il visita aussi de petites villes le long du Nil, et enfin il arriva jusqu'à Istanbul. À part Rome, en Italie il visita aussi Viterbe, Venise et Bologne. Bien qu'il ait exprimé le projet d'écrire, au retour dans son pays, la «géographie de l'Europe», ce livre n'a jamais vu le jour, ou alors il ne nous est pas parvenu.

Lors de son dernier voyage de retour du Caire pour sa Fès – la ville où il avait grandi – en 1518 il fut capturé par des corsaires qui en firent cadeau – avec ses écrits et documents, on l'a vu – au pape. Lui, qui avait toujours justement beaucoup craint les pirates chrétiens qui naviguaient dans la Méditerranée.

On sait que pour son activité diplomatique et les services qu'il rendait au sultan, al-Hasan ibn Muhammad Al Wazzan devait avoir de réelles capacités à «parler, écouter, bien écrire»; on sait aussi qu'il aimait la bonne poésie. Dans ses voyages, il profitait des bibliothèques que ses hôtes mettaient à sa disposition. De la même façon, il profita de la bibliothèque du Vatican quand il fut emprisonné au Château Saint-Ange à Rome.

5. Colloque «Léon l'Africain», Paris, ISMM-EHESS, 22-24 mai 2003.

Lors de ses voyages, la langue utilisée était l'arabe, et il est étonnant de savoir combien d'interprètes il y avait lors des étapes de son voyage où il ne comprenait pas la langue. Au cours de ses voyages :

Que ce soit sur une piste cavalière de montagne, dans une caravane du désert, ou à bord d'un vaisseau traversant la Méditerranée, Hassan al Wazan avait toujours des livres et de quoi écrire dans ses sacoches. Étudier et prendre des notes pendant un voyage [...] était une ancienne et importante tradition islamique. (p. 68)

Rome et les connaissances italiennes

Le corsaire espagnol qui l'avait capturé était donc le frère d'un évêque, et il était évidemment bien au courant de l'importance du butin qu'il apporterait à la maison. Le pape, fils de Laurent le Magnifique, était un homme cultivé, mais aussi profondément anti-musulman (il aurait intensifié les efforts contre les Turcs et l'islam). Il doit avoir montré beaucoup d'intérêt dans la « possession » d'un ambassadeur de la cour de Fès, et les écrits qu'il avait sur lui.

J'ai déjà fait allusion au fait que le prisonnier se « convertit », que le baptême fut célébré en 1520 – le 6 janvier – et que les parrains avaient été choisis par le pape lui-même, parmi les personnes engagées dans la lutte contre l'islam. Mais l'un d'eux, le cardinal Gilles de Viterbe, était aussi un homme de grande culture, un humaniste, profondément intéressé par la connaissance des textes arabes ; il voulut étudier le Coran, sûrement pour convertir, mais peut-être également pour d'autres raisons.

Probablement, l'« amitié » entre parrain et filleul alla bien au-delà de ce que la norme supposait. Non seulement, Léon l'Africain devint son professeur d'arabe, mais le cardinal Gilles de Viterbe était convaincu que « les livres musulmans, bien que remplis d'impiétés, pouvaient, entre ses mains chrétiennes, inspirer de pieuses études et amener à la compréhension de la prophétie divine » (p. 86). Poète et humaniste, intéressé par le néoplatonisme et la cabale, il accueillit le juif Élie Lévi à son domicile à Rome avec sa famille, parce qu'il lui recopiait les grands textes de la kabbale hébraïque. De la même façon, « en 1525, à la résidence du cardinal qui se trouvait dorénavant à Viterbe, Yuhanna al-Asad révisa et commenta la transcription en arabe et la traduction latine du Coran que Gilles de Viterbe avait rapportées d'Espagne » (p. 86-87). En plus, « Gilles de Viterbe participait aussi activement aux confréries humanistes de la Rome de la Renaissance, et trois hommes au moins de ces cercles durent trouver utile de discuter avec le professeur d'arabe nord-africain du cardinal » (p. 87). Il est probable que certains d'entre eux aient voulu bien connaître l'enseignant de l'arabe maghrébin. Toujours à Viterbe, en 1525, lors d'une visite où il avait accompagné son parrain, « il termina la traduction latine du Coran conduite par Joannes Gabriel ».

À Rome, Léon l'Africain a également servi Alberto Pio, prince de Carpi, d'abord ambassadeur de l'empereur Maximilien auprès du pape, puis, en changeant nettement de parti, ambassadeur de François I^{er} de France. « Chez Alberto

Pio, à Rome, sur le Campo di Fiori, Yuhanna al-Asad eut aussi l'occasion de rencontrer d'autres étrangers et immigrés comme lui » (p. 85). Alberto Pio était aussi un humaniste qui lisait Aristote et pouvait lire des livres religieux, médicaux, astronomiques en arabe, hébreu et syriaque. Enfin, Léon prépara sa transcription des Épîtres de saint Paul lors de son séjour au Campo Marzio à Rome.

À Bologne, il se lia d'amitié avec le médecin et traducteur juif Jacobo Mantino, de sorte que vers 1520 notre converti se lança avec lui dans l'entreprise de l'écriture d'un dictionnaire d'arabe-hébreu-latin : « le manuscrit qui en résulta présente un grand intérêt même s'il est incomplet. Les colonnes arabes écrites par Yuhanna al-Asad sont toutes là : quelque 5 500 mots... » (p. 86).

Les voyages en Afrique

Natalie Zemon Davis s'étend, à juste titre, sur le difficile rôle du narrateur : arabo-musulman, devenu chrétien, qui parle soit à des Arabes soit aux Européens, ses maîtres, et qui garde l'espoir de retourner chez lui, où quelqu'un d'autre aurait pu lire ses écrits. Léon raconte dans son livre de voyage une histoire métaphorique de sa propre vie :

Il y avait une fois un oiseau qui pouvait vivre soit sur terre soit sous l'eau. Il vécut en l'air avec les autres oiseaux jusqu'à ce que le roi des oiseaux vienne exiger qu'il paye ses impôts. L'oiseau s'envola immédiatement jusqu'à la mer et dit aux poissons : vous me connaissez je suis toujours avec vous. Ce roi fainéant des oiseaux me demande de payer les impôts ». Les poissons l'accueillirent, et il resta chez lui, « réconforté et consolé », jusqu'à ce que le roi des poissons arrive et lui réclame des impôts. L'oiseau jaillit hors de l'eau, revint chez les oiseaux et leur raconta la même histoire. Il continua ainsi sans jamais payer d'impôts. [...] Par ces histoires du bourreau et de l'oiseau Yuhanna al-Asad procure à son lecteur une clé de l'interprétation de ses écrits : il dira la vérité sur « les choses telles qu'elles sont », mais ce faisant, il ne se figera pas dans une position immuable ; en tant qu'auteur il s'accordera la liberté de passer stratégiquement d'une condition culturelle à l'autre. (p. 130)

Il est indéniable que Léon s'est laissé convertir et baptiser pour sauver sa vie, et Natalie Zemon Davis a finalement réussi dans sa tentative de prouver que Léon-al Wazzan a toujours été un croyant musulman. Cependant, ce n'est pas si évident à la lecture de la description de son Afrique (telle que Zemon Davis nous l'a présentée), parce que Léon l'Africain est un vrai voyageur, curieux, qui se laisse transformer par les réalités qu'il rencontre dans ses voyages ; soit lors des voyages en Afrique et au Moyen-Orient, soit lors de son « voyage » en Europe.

Les rencontres avec des humanistes chrétiens italiens, des érasmiens, des savants juifs, dans des lieux et circonstances sur lesquels il reste muet – il est extrêmement avare de nouvelles autobiographiques – l'ont certainement rapproché d'univers religieux et culturels dont il n'ignorait pas la capacité de séduction.

Avant de parler de la *Geographia*, citons un autre de ses écrits italiens, l'histoire des hommes illustres – où l'on trouve beaucoup d'Arabes, mais aussi, bien

que moins nombreux, des chrétiens et des juifs. Natalie Zemon Davis écrit à ce propos :

Comme pour le dictionnaire arabe-hébreu latin, ici, les vies des personnages sont décrites sans polémique religieuse et parlent de musulmans de différentes écoles théologiques, de chrétiens et de juifs coexistant dans le même cadre d'érudition. Une copie de ce manuscrit serait passée dans les mains de Gilles de Viterbe, et on se demande bien ce qu'en pense le cardinal. (p. 111)

La *Geographia de l'Africa* a donc été achevée en mars 1526. Je souligne que Léon fit son retour en Afrique après le sac de Rome, en 1527. Il écrit de mémoire, se trompant de temps en temps sur quelques noms ou dates, car en écrivant en Italie, « avec si peu de manuscrits arabes à sa disposition à Rome et à Bologne, il était coupé des sources où vérifier ses citations et les faits historiques et géographiques ; il n'avait pas la possibilité d'atteindre ses sources pour vérifier des données historiques et géographiques » (p. 124).

La *Cosmographia e Geographia de l'Africa* est découpée en neuf « parties » : une introduction générale sur la géographie, le temps, les coutumes, l'économie et la culture ; sept parties consacrées chacune à la description de villes, de villages, de montagnes et de déserts d'une région d'Afrique et des gens qui y habitent ; et une conclusion sur les fleuves, les minéraux, les plantes, les oiseaux et les autres minéraux. On remarque avec intérêt qu'elle mêle plusieurs genres prisés depuis des siècles dans les cultures de l'islam. (p. 116)

« En un sens pourtant – continue Natalie Zemon Davis – Yuhanna al-Asad rédigea son livre avec deux publics à l'esprit. Le plus important était en Italie », où il vivait en tant que chrétien converti ; il s'adressait donc à des chrétiens. « Pourtant, Yuhanna al-Asad avait aussi à l'esprit des lecteurs africains, ou du moins nord-africains en écrivant » (p. 124-125). En tout cas, « il devait écrire un livre sur l'Afrique qui lui permettrait un jour de revenir et d'en écrire un autre », le *Viaggio de la Europa* (p. 126).

Il s'engage donc à raconter les vices et les vertus de son pays, et il s'en excuse. Il utilise la ruse, devient souvent l'oiseau amphibie, ayant appris à connaître, toutefois, la dissimulation des deux côtés de la Méditerranée : « La source qu'inventa donc Yuhanna al-Asad et la ruse de son ingénieux oiseau – dit Zemon Davis – avait des échos des deux côtés de la Méditerranée. Grâce à elles, il se construisait un pont qu'il pouvait traverser dans les deux sens. Avec les histoires du bourreau et de l'amphibie, il informait aussi ses lecteurs italiens qu'il ne disait la vérité qu'à condition qu'on ne le classe pas dans des catégories trop strictes » (p. 134).

Quand il raconte des batailles, ou fait des comparaisons entre les pays des deux rives de la Méditerranée, il manifeste « l'impartialité d'un Machiavel ». Et il garde la même attitude quand il parle de la bataille du 1515 entre les Portugais et l'armée du sultan de Fès (bien qu'il ait très probablement combattu avec les musulmans). « Dans d'autres évaluations de l'Afrique du Nord et de l'Italie, il se peut qu'il valorise une région plus qu'une autre, mais l'approbation ne va pas toujours dans la même direction. D'un côté, Yuhanna exprime de profondes réserves sur les manières des convives dans le pays où il a grandi » (p. 140) – les usages des Italiens

qui mangeaient assis à la table, en utilisant les couverts l'avaient séduit – « *ma uno gentilhomo italiano vive più politamente che nisuno signore de Affrica* »⁶. « Yuhanna al-Asad décrit aussi la vie citadine fascinante à Fès, à Tunis et au Caire [...]. Ces villes surpassent tout ce qu'il a vu en Italie » (p. 142-143).

Après avoir parlé des différentes populations africaines, et de différents usages, et religions :

Enfin, Yuhanna al-Asad mentionne la présence des juifs dans les villes, les villages, les hameaux de montagne et les oasis des déserts dans toute l'Afrique du Nord. On y trouve des marchands et des commerçants, des artisans travaillant l'or ou le fer, des teinturiers, des tanneurs ; ils produisent de bons vins [...]. À leur nombre, il ajoute les immigrants juifs, comme lorsqu'à son époque les réfugiés juifs d'Espagne rejoignirent leur communauté établie de longue date dans la Nouvelle Fès (*Fas Jadid*). (p. 153-154)

Malgré de nombreuses différences, mises en évidence dans ses descriptions, « Yuhanna al-Asad défend l'unité : les diverses populations d'Afrique – noires, blanches et brunes de peau – descendaient de Noé » (p. 154). De toute façon, « les peuples d'Afrique diffèrent entre eux, et parler de leurs relations, c'est pour Yuhanna al-Asad parler de "mélange" social et culturel » (p. 156). Même la mixité sexuelle ne perturbe pas la vision de l'Afrique de Léon ; en fait, souligne Zemon Davis, pour lui « même quand le mélange entraînait une langue "corrompue" ou une maladie douloureuse, il ne détruisait pas la bonne poésie ni la possibilité pour les gens de vivre en paix dans des quartiers voisins » (p. 162).

La religion est l'élément que Yuhanna al-Asad considère comme nécessaire, sinon suffisant, pour qu'une société vive par la « raison », les « règles », et la « courtoisie ». Il est préférable que cette religion soit l'islam mais, sinon, au moins une religion que l'islam reconnaît comme possédant des écrits et un prophète révélé par le divin. (p. 172)

Dans toute variété de ses langues et de ses peuples, son Afrique était unifiée par les relations commerciales et politiques, y compris la guerre, la domination et le paiement forcé des tributs, et par les mouvements et mélanges des peuples, dont les mélanges linguistiques et sexuels [...]. Mais l'élément le plus important pour apporter l'unité, c'était l'islam, qu'il trouva dans presque toutes les régions qu'il visita en Afrique, même s'il était parfois curieusement pratiqué selon ses normes personnelles. (p. 173-174)

L'Afrique qu'il présenta aux Européens de 1526 était bien différente de celle dont ils avaient hérité par les écrits anciens et médiévaux. À leurs yeux, elle était depuis longtemps la « troisième » partie du monde. [...] Yuhanna al-Asad ramenait sur cette Afrique merveilleuse, monstrueuse et toujours nouvelle en décrivant ses villes, villages, montagnes et déserts, ses dynasties et ses tribus, ses guerres violentes, et le cliquetis des métiers à tisser répondant au choc des marteaux de la vie quotidienne. (p. 174-175)

6. Ainsi, d'après la traduction française : « Bref, un simple Italien vit avec plus de raffinement que n'importe quel grand chef ou notable en Afrique » (p. 141). J'ai cité dans mon texte la version originale, qui est dans l'édition italienne : Natalie Zemon Davis, *La doppia vita di Leone l'Africano*, Roma-Bari, Laterza, 2008, p. 131.

Il ne parle pas beaucoup des côtes africaines, ne voulant probablement pas offrir des informations aux rois chrétiens ; mais, en plus de la prudence politique, il y a cependant aussi « son œil géographique [qui] s'intéressait aux terres intérieures et à leurs habitants, comme aux distances par voie de terre » (p. 176).

Religions

À propos des religions, « dans son livre de voyage, les deux religions islam et christianisme sont évoquées d'une manière assez impartiale. Ce qui est inhabituel à l'époque [...]. En faisant preuve de respect pour les trois religions du Livre, il pouvait se réclamer d'un verset du Coran : "Ceux qui croient :/ les juifs, les Sabéens et les chrétiens, / – quiconque croit en Dieu et au jour du Jugement dernier et fait le bien – / n'éprouveront plus aucune crainte. Et ils ne seront pas affligés". [...] Yuhanna al-Asad ne prit pas un ton plus partisan pour parler en général des juifs, des chrétiens et des musulmans aux débuts de l'histoire religieuse de l'Afrique » (p. 177-178).

Ensuite, « quand il évoque différentes sectes et pratiques de l'islam, Yuhanna al-Asad est parfois critique, voire méprisant, mais jamais il n'appelle à des actes violents contre elle » (p. 195), « sa première impulsion vis-à-vis des diverses sectes et hérésies au sein de l'islam fut de les décrire et de les classer » (p. 196), et aussi de les compter : il en dénombre 72. Et aussi « on voit bien qu'à l'époque où il rédigea sa *Cosmographie de l'Afrique*, Yuhanna al-Asad n'était pas enflammé par la passion du *jihad*, et cette attitude envers la guerre sainte n'était pas nouvelle » (p. 196) ; ainsi ses réserves « quant à la guerre sainte contre les juifs, partagées par les juristes de Fès et d'ailleurs, furent à l'évidence renforcées par ses expériences italiennes » (p. 202), à ses amitiés avec des savants juifs (p. 191). Toutefois, Rome qui l'accueillait n'était pas indemne de prophéties eschatologiques ni de guerres saintes, bien que tout à l'opposé de celles du *jihad*.

Le ton caractéristique de Yuhanna al-Asad envers la violence et la destruction religieuse au fil des siècles est pourtant élégiaque. Il a toujours une note de regret quand il parle des monuments, murailles et habitations détruits et des populations massacrées au cours des guerres, que ce soit pendant la conquête de Carthage par les Arabes sur les chrétiens, les révoltes des Berbères kharijites contre les califes au nom de l'islam, les luttes entre sultans almohades déclinants et les Mérinides en pleine ascension, ou la prise par les Portugais des villes côtières du Maroc : les ruines ou les villes dépeuplées, dont ses voyages lui avaient laissé la mémoire, évoquaient une perte, une nostalgie, le souvenir des larmes. [...] Quand il écrit à Rome en 932/1526, ce sont les pertes causées par les guerres plus que leur purification triomphale qui hantent Yuhanna al-Asad. (p. 209-210)

« La dissimulation par précaution fait surement partie de l'histoire de la conversion de notre protagoniste » (p. 216), et elle pourrait aussi être expliquée par une possibilité offerte par le Coran – au moins selon l'islam sunnite et chiite – de pratiquer « la dissimulation par précaution de sa foi et de ses pratiques religieuses dans des circonstances où on subit une coercition » (p. 215).

Le sac de Rome en 1527 bouleverse ses « nouveaux équilibres », et c'est probablement après qu'il s'en retourne en Afrique. Cinq ans après, Égide de Viterbe écrit à un ami que Léon l'Africain s'était installé à Tunis, la ville qu'il avait beaucoup décrite dans la *Geographia* : « louant "la ville la plus singulière de toute l'Afrique par sa civilité". Il avait souligné son cosmopolitisme, son mélange de musulmans, de juifs et d'esclaves chrétiens, son quartier pour les marchands venus d'Italie et d'Espagne » (p. 287).

Apparemment, personne n'a entendu parler de lui par la suite ; son héritage scientifique reste enfermé dans ses écrits restés en Europe, car on n'a jamais plus trouvé un quelconque fragment issu de sa plume. Aucune autre trace n'a été laissée de son séjour européen hors de ses écrits italiens. Son manuscrit sur l'Afrique a connu de nombreuses éditions et traductions, et il a été toujours remanié. Dans les différentes éditions et traductions, Léon l'Africain, « auteur d'un texte plutôt neutre sur le plan religieux était devenu un converti plus ouvert au christianisme, à qui on imputait des sentiments anti-islamiques, surtout dans les traductions françaises, latines et anglaises. [...] Au xvii^e siècle, un inquisiteur espagnol indigné a écrit : "interdit en entier"⁷ sur la page titre de la traduction latine du 1556 ; sur tout le texte, il a biffé des phrases qu'il n'approuvait pas et tracé une grande étoile en marge près de l'histoire de l'oiseau » (p. 297).

Plongeant dans la métaphore de l'oiseau amphibie, Léon l'Africain s'était engagé à n'offenser ni ses hôtes-maîtres chrétiens, ni (sauf dans un cas, habilement souligné par Natalie Zemon Davis) – ses frères dans la foi en l'islam. Sa méthode d'écriture a semble-t-il été caractérisée par le respect, la compréhension, l'observation, la tolérance et ce qu'on appelle aujourd'hui l'« interculturel ». À la fin de la lecture, on peut enfin supprimer le point d'interrogation à la dernière phrase de l'introduction de Natalie Zemon Davis à ce livre (p. 23), qui devient alors :

Non seulement les eaux de la Méditerranée ont divisé le Nord du Sud, les croyants des infidèles, mais elles ont aussi créé des liens entre eux grâce à des stratégies similaires de dissimulation, représentation, traduction, et la recherche de lumières de paix⁸.

J'ai parlé de la *Geographia de l'Africa*, mais j'ai naturellement aussi beaucoup parlé de l'auteur et son œuvre. L'édition française comprend 310 pages de texte et 161 de notes et références à la fin du texte. Tout cela évidemment a été nécessaire pour faire la lumière sur bon nombre des mystères qui ont jusqu'à présent enveloppé la figure mythique de Léon-Yuhanna al-Asad.

7. « *prohibido in totum* », dans l'original, rapporté en l'édition italienne, p. 283.

8. Je traduis de l'anglais. La traduction française sur ce point, n'est, selon moi, pas très précise, en traduisant : « *Did the Mediterranean waters not only divide north from south, believer from infidel, but also link them through similar strategies of dissimulation, performance, translation, and the quest for peaceful enlightenment?* » (Natalie Zemon Davis, *Trickster Travels...*, *op. cit.*, p. 13), par : « Se peut-il que non seulement les eaux de la Méditerranée aient divisé le Nord du Sud, les croyants des infidèles, mais qu'elles les aient aussi reliés par une similitude dans leurs stratégies de dissimulation, leur accomplissement, leurs traductions et leur quête d'une connaissance sereine? » (p. 23). Nous soulignons.

L'œuvre montre soit les qualités bien connues de l'auteur – en tant que chercheuse, historienne, narratrice – aussi, de nouveau sa passion, l'engagement civique d'une historienne. Cette fois, le défi consiste à considérer la Méditerranée du XVI^e siècle comme le centre de beaucoup de questions à démêler. Comme s'il y avait là un écheveau (souvent sanglant) dont le bout a été soigneusement tenu à la main par Léon l'Africain – et par Natalie Zemon Davis – et qui est accessible à toute personne qui veut le prendre dans sa main... Je conclus en laissant la parole à l'auteur quand, avant de clore sa recherche et d'écrire ce livre, elle était encore en train d'analyser l'étrange identité de Léon l'Africain :

Les stratégies de métissage et d'auto-façonnement d'al-Wazzan font réfléchir, elles font regarder avec des yeux critiques les questions de passion nationaliste, raciste ou religieuse. Partout dans le monde, nous constatons l'émergence de mouvements de ce type, en Occident aussi bien qu'en Orient. Il faut *réfléchir* aux autres possibles qui se présentent à nous. Très souvent, le passé nous offre, en effet, la mémoire de possibles qui ne sont pas possibles à imiter, des modèles, mais simplement des possibles d'autres mondes, d'autres façons de vivre que *nous* avons jadis eues, jadis ou ailleurs...⁹

Je m'attendais à la fin du livre à un dialogue entre Natalie Zemon Davis et le « protagoniste », comme elle l'avait fait soit avec Marcolfo, dans son livre *Society and culture in early modern France*¹⁰, soit avec ses *Women on the margins*¹¹. Peut-être qu'au contraire cette fois l'historienne a laissé au lecteur la réflexion conclusive de son travail, et aussi l'initiative de dialoguer avec Leone l'Africano - Yuhanna al-Wazzan.

9. Natalie Zemon Davis, *L'histoire tout feu tout flamme. Entretiens avec Denis Crouzet*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 24-25.

10. Natalie Zemon Davis, *Les cultures du peuple. Rituels, savoirs et résistances au XV^e siècle*, Paris, Aubier Montaigne, 1979 (1^{re} édition 1975).

11. Natalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1997 (1^{re} édition 1995).